

## La traduction et la lettre, ou le ryokan du lointain : vers une pratique de la différence dans la traduction des langues orientales

Paolo Magagnin

---



**Édition électronique**

URL : <http://ideo.revues.org/228>

ISSN : 2107-027X

**Éditeur**

Université Aix-Marseille (AMU)

Ce document vous est offert par  
Bibliothèque Sainte-Barbe



**Référence électronique**

Paolo Magagnin, « La traduction et la lettre, ou le ryokan du lointain : vers une pratique de la différence dans la traduction des langues orientales », *Impressions d'Extrême-Orient* [En ligne], 2 | 2011, mis en ligne le 07 décembre 2011, Consulté le 25 novembre 2016. URL : <http://ideo.revues.org/228>

---

Ce document est un fac-similé de l'édition imprimée.

Tous droits réservés

# Impressions d'Extrême-Orient

2 | 2011

Littératures d'Asie : traduction et réception

---

## La traduction et la lettre, ou le ryokan du lointain : vers une pratique de la différence dans la traduction des langues orientales

Paolo Magagnin

---

*Texte intégral*

### Introduction

- 1 Le titre de ma communication joue avec les titres de deux ouvrages bien connus de tous les théoriciens de la traduction : il s'agit, bien sûr, de *La Traduction et la Lettre ou l'Auberge du lointain* d'Antoine Berman et *The Scandals of Translation : Towards an Ethics of Difference* de Lawrence Venuti.
- 2 Le choix de cette fusion vient du fait que ces ouvrages sont consacrés à deux thèmes délicats, liés de façon si étroite que l'on peut très bien les considérer comme deux aspects de la même réalité : 1) la définition d'outils théoriques pour la critique des pratiques traduisantes ; 2) la préconisation de stratégies de traduction permettant de sauvegarder la *spécificité* de l'original étranger.
- 3 La spécificité de l'œuvre réside dans la nature iconique de sa langue, à savoir l'ensemble des composantes qui constituent son altérité aussi bien sur le plan du sens que sur celui des formes et de la logique animant la langue étrangère.
- 4 Or, la défense de cette spécificité ne semble pas toujours constituer la règle chez les traducteurs. Toutefois, la conscience de la valeur de la littéralité du

texte de départ est inséparable de la conscience du respect qui est dû à l'original, fondement de l'éthique de la traduction. De plus, je suis convaincu que cette attitude peut s'avérer très avantageuse au niveau de la *réception* de l'œuvre traduite auprès du public, contribuant à éduquer ce dernier à la différence.

- 5 En m'appuyant donc sur les modèles théoriques élaborés par Berman et Venuti, je souhaite aborder aujourd'hui le problème de la transmission de la *littéralité* lors de la traduction du chinois en particulier. Mon but est donc d'esquisser une analyse qui pourrait fournir aux collègues traducteurs des occasions de réflexion sur leur propre travail, fuyant à la fois l'abstraction de la théorie et la préconisation de l'instinct pur dans la pratique traduisante.

## Traduction domestiquante et traduction littérale

- 6 D'après une conviction répandue, la forme de traduction la plus accomplie est celle qui se réalise non pas au niveau de la simple transposition d'un système linguistique à l'autre, mais au niveau supérieur du sens. Le principe suprême à la base de tout travail de traduction serait donc celui de la *transmissibilité*. La *traduction communicative* de Newmark et la théorie de l'équivalence dynamique de Nida suggèrent qu'une bonne traduction, même littéraire, serait celle qui ne laisse point transparaître sa non-nativité.

- 7 Ceci dit, si l'on pousse cette approche à ses extrêmes conséquences, on risque de se sentir autorisé à « brutaliser » le texte de départ afin de le rendre plus aisément assimilable par les lecteurs auxquels l'œuvre est destinée. En littérature, les effets négatifs de la domestication sont d'autant plus évidents que le texte littéraire présente, de par sa propre nature, une composante essentiellement expressive.

- 8 Dans *L'Épreuve de l'étranger*, Berman stigmatise la traduction domestiquante la qualifiant d'« ethnocentrique » :

« La théorie de la traduction non ethnocentrique est aussi une théorie de la traduction ethnocentrique, c'est-à-dire de la mauvaise traduction. J'appelle mauvaise traduction la traduction qui, généralement sous couvert de transmissibilité, opère une négation systématique de l'étrangeté de l'œuvre étrangère<sup>1</sup>. »

- 9 Dans *La Traduction et la Lettre*, Berman dénonce de façon encore plus claire et précise les pratiques traduisantes qui mettent en péril la *lettre* de l'œuvre étrangère. La *lettre* dont parle Berman correspond précisément à la corporéité de l'œuvre, qui ne peut être sauvegardée qu'à travers une *traduction littérale* :

« La traduction littérale ne reproduit pas la facticité de l'original, mais la logique qui préside à l'organisation de cette facticité<sup>2</sup>. »

- 10 La traduction littérale ne s'identifie donc pas au calque, ni à la traduction mot à mot. Il s'agit, au contraire, d'une méthode permettant la reproduction de l'*étrangeté* de l'œuvre, qui évite en même temps de transmettre au lecteur une impression *étrange*.

Dans tout aspect de l'opération traduisante, le traducteur est tenu à respecter la visée éthique de son travail, qui repose sur une véritable *éthique de la traduction* :

« [...] La traduction, de par sa visée de fidélité, appartient originellement à la dimension éthique. Elle est, dans son essence même, animée du *désir d'ouvrir l'Étranger en tant qu'Étranger à son propre espace de langue*<sup>3</sup>. »

- 12 Conformément à cette formulation, nous sommes convaincus, avec Berman, que le rôle du traducteur est d'accueillir dans sa propre langue la *littéralité* de l'œuvre étrangère. Et ceci ne peut s'achever qu'à travers une traduction *littérale*.

## Sauvegarde de la littéralité et traduction du chinois : quelques exemples

- 13 Dans le cas du chinois, les justifications à la pratique de la domestication reposeraient sur la conviction, chez certains traducteurs, que la langue et la culture chinoises, en raison de leur radicale « différence », puissent être plus ou moins librement manipulées afin de les adapter aux convenances de la langue et de la culture cible. On évoque en même temps une présumée paresse du lecteur, prétendant que tout élément dérangent et toute aspérité doivent être simplifiés, voire supprimés, au nom d'une fluidité qui risque souvent de basculer dans la platitude.
- 14 Les bénéfices d'une traduction non domestiquante peuvent être appréciés à plusieurs niveaux. Nous nous servons ici d'une série d'exemples significatifs tirés des nouvelles de Yu Dafu 郁達夫, les comparant avec les traductions françaises existantes et proposant, si possible, des solutions inspirées par une approche plus respectueuse de la nature étrangère du texte de départ (TD).

### 1. Aspects lexicaux : le vocabulaire japonais

- 15 Le protagoniste anonyme du *Naufnage* (*Chenlun* 沈淪, 1921) est un jeune Chinois faisant ses études au Japon. La petite auberge où il réside, au fin fond de la campagne de Nagoya, est désignée dans la nouvelle par le mot *lūguan* 旅館. Si, au lieu de traduire simplement par « hôtel », on utilise la transcription japonaise des deux caractères, *ryokan*, éventuellement accompagnée d'une note en bas de page, le niveau de la connotation s'enrichit énormément. Le terme japonais permet ainsi d'identifier très précisément une petite auberge traditionnelle à gestion familiale, dont les chambres sont louées par les propriétaires à un nombre limité d'hôtes, avec une salle de bains au rez-de-chaussée, etc. De plus, à la lumière de la nature spécifique du *ryokan* par rapport aux hôtels de style occidental, le lecteur peut mieux suivre le déroulement de certains passages du récit (par exemple, la scène de voyeurisme dans la salle de bains).
- 16 Dans la même nouvelle, le protagoniste paranoïaque croit voir, dans les yeux de deux jeunes étudiantes japonaises, un regard plein de mépris pour sa condition de Chinois appartenant à une nation vaincue. Ensuite, lorsqu'il se

rend dans une maison de plaisir, il est saisi par la honte en avouant sa nationalité devant la jeune prostituée qui est en train de le servir. Dans les deux cas, le mot-clé employé par Yu Dafu est *zhinaren* 支那人, *shinajin* en japonais, un terme initialement neutre passé à désigner de façon fortement dérogatoire le peuple chinois, comme Yu Dafu l'explique dans la deuxième occurrence :

唉！唉！她們已經知道了，已經知道我是支那人了，否則她們何以不來看我一眼呢！

« Oh, elles l'avaient vu tout de suite, elles savaient que je suis un "sujet du Céleste Empire", sinon, pourquoi n'auraient-elles pas eu un regard pour moi<sup>4</sup> ? »

原來日本人輕視中國人，同我們輕視豬狗一樣。日本人都叫中國人作“支那人”，這“支那人”三字，在日本，比我們罵人的“賤賊”還更難聽，如今在一個如花的少女前頭，他不得不自認說“我是支那人”了。

« Il savait que les Japonais méprisaient les Chinois autant que ceux-ci les porcs et les chiens. Ils se servent pour désigner les Chinois d'un terme encore plus malsonnant qu'en chinois l'insulte "méprisable canaille". Et voilà que face à cette jolie fille, il fallait avouer qu'il était "cela"<sup>5</sup>. »

- 17 Dans les deux extraits cités, la traductrice française a choisi de ne jamais utiliser le terme *shinajin*, ayant recours à trois différentes stratégies (variation par une expression exotique et bizarrement respectueuse, omission et hypotraduction). On a pourtant le droit de se demander s'il ne serait pas souhaitable de garder la spécificité du terme japonais, d'autant plus que l'auteur même donne tous les éléments nécessaires à sa compréhension à l'intérieur du texte, évitant ainsi l'insertion d'une note explicative.
- 18 La description de la réalité japonaise est un motif qui revient souvent dans la première production de Yu Dafu, ainsi que dans celle de maints écrivains ayant fait leurs études au Japon : cela témoigne de la place revêtue par la culture japonaise dans la formation desdits auteurs – et, par conséquent, dans leurs œuvres. En gardant les formes japonaises du vocabulaire, donc, non seulement on peut présenter de façon beaucoup plus précise des réalités étrangères à la culture cible – dans ce cas *doublement* étrangères, à la fois à la culture à laquelle s'adresse la traduction et à la culture cible originale –, mais on rend également compte au lecteur du rôle primordial joué dans l'œuvre par le monde que ce vocabulaire véhicule.
- 19 Toutefois, à l'exception des exemples cités, la stratégie adoptée dans la traduction française du *Nauffrage* ne s'inspire pas forcément d'un principe de domestication. Cela émerge toujours sur le plan lexical, lorsque la traductrice, dans un passage du texte décrivant les vêtements des femmes japonaises, utilise le terme japonais spécifique *koshimaki* 腰巻 là où le texte chinois présente le plus général *weiqun* 圍裙, « tablier ». Un tel procédé d'hypertraduction répond effectivement à une exigence de sauvegarde – voire, sous certains aspects, de *recréation* – de l'étranger, qui s'appuie encore une fois sur les explications insérées par l'auteur.

## 2. Aspects esthétiques : le langage imagé

- 20 Parmi les facteurs culturels qui interviennent dans l'opération traduisante, les différences au niveau du goût esthétique jouent un rôle tout à fait crucial. Cela émerge de façon particulièrement évidente dans le langage imagé dont se

servent Yu Dafu et maints écrivains du 4 Mai, un mélange d'images traditionnelles et de métaphores ou de comparaisons très inusuelles, parfois « désagréables ».

21 Face à ce type de langage, nous suggérons évidemment que le traducteur s'efforce de reproduire l'image originale au lieu de la neutraliser, de l'ennoblir ou d'avoir recours au langage imagé ou aux idiotismes appartenant à sa propre langue maternelle.

22 Dans la traduction du *Nauffrage* déjà évoquée, la traductrice a généralement préservé le langage imagé de l'original, enrichissant ainsi remarquablement la langue du texte d'arrivée (TA). Elle n'a pas évité la reproduction même des similitudes les plus discordantes (par exemple, *tong luo shui de mao gou yiyang* 同落水的貓狗一樣, « pitoyable comme un chat ou un chien tombé à l'eau », avec explicitation à travers l'ajout de l'adjectif « pitoyable », absent en chinois), et de certains champs métaphoriques plus complexes, comme celui qui est contenu dans le passage qui suit :

槁木的二十一歲！

死灰的二十一歲！

我真還不如變了礦物質的好，我大約沒有開花的日子了。

« Vingt et un ans, et je suis comme un arbre mort, un feu éteint ! Mieux aurait valu pour moi être changé en pierre, je ne m'ouvrirai sans doute jamais à la vie<sup>6</sup>. »

23 Le langage imagé utilisé dans ce passage, qui se réfère aux éléments naturels et à l'inanimé, maintient sa cohérence une fois transféré dans le TA. Toutefois, on aurait peut-être pu garder la métaphore naturelle jusqu'au bout, par exemple traduisant la phrase finale par « le jour de ma floraison ne viendra sans doute jamais ». Mais, en général, les versions françaises respectent la forme des images chinoises.

24 Ce qui est étonnant, c'est que – bien que l'ouverture à une sensibilité esthétique autre se soit déjà réalisée lors de la première traduction en 1970 – certains traducteurs contemporains se montrent encore réticents face à l'étrangeté de ces traits. Ainsi, dans la récente traduction de *Rivière d'automne* (*Qiuhe* 秋河, 1923), le traducteur français a-t-il préféré rendre *edan xing de xiaolian* 鵝蛋形的笑臉 et *ruozuo de jixie* 肉做的機械 par « visage ovale et souriant » et « instruments de plaisir » au lieu de reproduire les images originales (« un visage souriant, comme un œuf d'oie » et « machines de chair »). La portée iconique desdites images – qui se réfère à une esthétique classique dans le premier cas et occidentalisme dans le deuxième – en devient donc largement neutralisée.

### 3. Aspects syntaxiques

25 Étant donné les différences entre le chinois et la plupart des langues occidentales au niveau de la syntaxe, la réorganisation des structures chinoises est une pratique commune chez tout traducteur. Il existe pourtant des cas où le rythme, le dynamisme du récit et le registre pourraient bénéficier de la conservation de la syntaxe chinoise.

26 Dans un passage de la nouvelle *De sang et de larmes* (*Xuelei* 血淚, 1923), on trouve la réplique suivante :

你的那位同鄉，他境遇也還不錯，你何不去找他呢？

« Votre compatriote, sa position n'est pas mauvaise, pourquoi n'allez-vous pas le trouver ? »

- 27 La version française de ce passage calque avec une précision extrême la syntaxe chinoise : un choix de traduction courageux qui, loin de rendre le texte traduit illisible, « dépayse » légèrement le lecteur, en lui suggérant le goût de la langue parlée dans l'original chinois. La traductrice pousse ce procédé encore plus loin dans le passage qui suit :

這事恐怕辦不到，因為我現在自家還不能救濟，如何能想到救濟世人上去。

« Cela, il est à craindre que je n'y parvienne pas, moi qui n'arrive pas aujourd'hui à me secourir moi-même, comment pourrais-je songer à secourir l'humanité<sup>8</sup> ? »

- 28 Ici, le lecteur attentif ne peut que remarquer le fait que la version française est encore plus « chinoise » que l'originale. Non seulement la structure de départ a-t-elle été essentiellement gardée, mais la traductrice a également éliminé la conjonction *yinwei* 因為, créé une phrase relative qui semble modelée sur les syntagmes nominaux du type *V de* 的 + pronom personnel (souvent utilisés par Yu Dafu à l'imitation des structures occidentales), et explicité ultérieurement la question rhétorique finale.

- 29 Au lieu de normaliser le texte chinois pour l'adapter au standard français, donc, la traductrice a légèrement modifié l'usage français afin de l'approcher du chinois, sans pour autant basculer dans l'intransmissibilité.

- 30 Ce type de procédés reflète parfaitement les principes élaborés par Berman et Venuti. Le premier préconise la recherche, lors de l'opération traduisante, des espaces non normés de la langue maternelle, afin de produire un « dépaysement qui rapatrie », c'est-à-dire un effet d'étrangeté qui se nourrit du matériel linguistique propre de la culture cible. Venuti, de son côté, part du présupposé deleuzien que « les auteurs sont étrangers dans leur propre langue » pour affirmer que le but de la traduction est de libérer l'ensemble des variables mineures existant dans la langue d'arrivée (LA), c'est-à-dire son *résidu* (*remainder*). La traduction, selon les deux spécialistes, devrait donc introduire des variations aliénantes par rapport à la LA standard qui révèlent la nature traduite du TA. Loin d'éviter l'assimilation – d'ailleurs inévitable – la traduction viserait donc à signifier l'existence autonome du TD, même contre la « lisibilité » et le goût esthétique populaire.

## Conclusion : la *pratique* de la différence

- 31 Nous avons vu dans quelle mesure l'approche et les stratégies spécifiques que préconisent Berman et Venuti sont animées par une éthique de la traduction et – plus en général – de la différence sur le plan linguistique et culturel. Si ces principes peuvent être appliqués à la traduction de toute langue, dans les exemples cités, les avantages d'une telle approche sont d'autant plus évidents en raison de la complexité qui caractérise le TD, et qui demande un effort supplémentaire de la part du traducteur – et également du

lecteur, si l'on souhaite que ce dernier « aille à la rencontre de l'écrivain » et non vice-versa, comme le préconisait déjà Schleiermacher.

- 32 Il est donc possible et souhaitable de proposer au lecteur un texte dont la lecture soit agréable, sans pour autant en dénaturer l'essence étrangère. Il faudrait donc favoriser la diffusion du texte littéraire et en même temps éviter la pratique de la *vulgarisation*. Pas seulement : grâce à sa double nature, native et non native, le texte traduit *littéralement* s'avère un instrument didactique d'ouverture à la différence extrêmement efficace, comme le souligne Berman :

« [...] Populariser l'original n'est pas le vulgariser. Amender une œuvre de ses étrangetés pour faciliter sa lecture n'aboutit qu'à la défigurer et donc, à tromper le lecteur que l'on prétend servir. Il faut bien plutôt, comme dans le cas de la science, une *éducation à l'étrangeté*<sup>9</sup>. »

- 33 La même analyse est reprise par Venuti, qui insiste sur le pouvoir didactique des traductions fondées sur le respect de la différence :

« Un projet de traduction peut [...] former un lectorat plus ouvert aux différences linguistiques et culturelles – sans pour autant avoir recours à des expérimentations stylistiques si aliénantes qu'elles entraînent un échec<sup>10</sup>. »

- 34 Dans leurs réflexions, Berman et Venuti proposent donc surtout des « règles de conduite » générales, une *éthique* fondée sur le principe du respect de la spécificité du texte étranger. Néanmoins, compte tenu des effets concrets que telle ou telle approche de la traduction produit au niveau de la *réception* de l'œuvre, il semble souhaitable de passer du plan de l'éthique à celui de la *pratique*. Il s'agirait donc de considérer d'abord l'utilité de l'approche à laquelle le traducteur a recours, c'est-à-dire privilégier une éthique qui serait étroitement liée à son emploi concret. Dans notre cas, le but concret est précisément celui d'éduquer le public à accueillir l'étranger en tant que tel ; l'outil qui, à notre avis, permet d'atteindre ce but de la façon la plus complète et respectueuse, c'est la traduction littérale.

- 35 Le respect de la *lettre* du TD devient ainsi le présupposé pour que l'œuvre devienne assimilable et garde, en même temps, sa nature étrangère. Les exemples proposés plus haut démontrent qu'il est possible de dépasser le principe de la domestication à tout prix, tout en sauvegardant la lisibilité de l'original. Dans cette optique, les notes en bas de page peuvent également représenter un outil précieux ; il s'agit pourtant d'un outil à utiliser avec modération, afin d'éviter de transformer le texte littéraire en une œuvre réservée à une élite ou de trahir le principe d'*équivalence quantitative* entre TD et TA. Une solution souhaitable, suggère Venuti, serait de prévenir le lecteur de la stratégie traduisante dans une introduction ou un petit essai précédant la traduction, de manière à « façonner la réponse du lecteur ».

- 36 L'utilité de la traduction littérale, du chinois comme de toute autre langue, peut donc émerger sur le plan strictement pratique, contribuant à former un lectorat plus conscient, réceptif, participatif et dynamique. Nous sommes convaincus que le plaisir de la lecture ne tient pas seulement à la capacité d'entretenir que l'œuvre traduite devrait posséder, mais également au rôle que cette dernière joue dans l'ouverture à la réalité étrangère. Cela est possible grâce au léger dépaysement déjà évoqué qui, loin de produire un texte illisible ou désagréable, en souligne la nature étrangère. Le pouvoir didactique de la



traduction dépend donc précisément des choix *pratiques* d'un traducteur conscient de son rôle *éthique*.

---

## **Bibliographie**

Berman Antoine, *L'Épreuve de l'étranger : Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Paris, Gallimard, 1995.

Berman Antoine, *La Traduction et la Lettre ou l'Auberge du lointain*, Paris, Seuil, 1999.

Newmark Peter, *A Textbook of Translation*, Londres, Prentice Hall, 1988.

Nida Eugene et Taber Charles R., *The Theory and Practice of Translation*, Leiden, Brill, 1969.

Schleiermacher Friedrich, *Des différentes méthodes du traduire*, Paris, Seuil, 1999.

Venuti Lawrence, *The Scandals of Translation : Towards an Ethics of Difference*, Londres, Routledge, 1998.

Yu Dafu, « Le Naufrage », in *De la révolution littéraire à la littérature révolutionnaire. Récits chinois 1918-1942*, trad. Martine Vallette-Hémery, Paris, L'Herne, 1970, p. 85-123.

Yu Dafu, « De sang et de larmes », in *Shanghai 1920-1940*, trad. Emmanuelle Péchenart, Paris, Bleu de Chine, 1995, p. 31-46.

Yu Dafu, « Rivière d'automne », in *Rivière d'automne*, trad. Stéphane Lévêque, Arles, Philippe Picquier, 2002, p. 229-243.

Yu Dafu 郁达夫, *Xiandai xiaoshuo yidai zongshi : Yu Dafu xiaoshuo quanji* 现代小说一代宗师：郁达夫小说全集 (Les maîtres de la littérature moderne : recueil complet des nouvelles de Yu Dafu), Pékin, Zhongguo Wenlian, 1996.

---

## **Notes**

1 Antoine Berman, *L'Épreuve de l'étranger : Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Paris, Gallimard, 1995, p. 17.

2 Antoine Berman, *La Traduction et la Lettre ou l'Auberge du lointain*, Paris, Seuil, 1999, p. 141.

3 Antoine Berman, *La Traduction et la Lettre...*, *op. cit.*, p. 75.

4 Yu Dafu, « Le Naufrage », in *De la révolution littéraire à la littérature révolutionnaire. Récits chinois 1918-1942*, trad. Martine Vallette-Hémery, Paris, L'Herne, 1970, p. 91.

5 *Ibid.*, p. 118.

6 *Ibid.*, p. 92.

7 Yu Dafu, « De sang et de larmes », in *Shanghai 1920-1940*, trad. Emmanuelle Péchenart, Paris, Bleu de Chine, 1995, p. 43.

8 *Ibid.*, p. 44.

9 Antoine Berman, *La Traduction et la Lettre... op. cit.*, p. 73.

10 Lawrence Venuti, *The Scandals of Translation : Towards an Ethics of Difference*, Londres, Routledge, 1998, p. 87, ma traduction.

---

## **Pour citer cet article**

Référence électronique

Paolo Magagnin, « La traduction et la lettre, ou le ryokan du lointain : vers une pratique de la différence dans la traduction des langues orientales », *Impressions d'Extrême-*

## ***Auteur***

**Paolo Magagnin**

Università Ca' Foscari, Venise/Université de Provence

---

## ***Droits d'auteur***

Tous droits réservés